

Gilles
SEBHAN

FÊTE DES PÈRES

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Fête des pères

DU MÊME AUTEUR

Haut risque, Parc éditions, 2003

Presque gentil, Denoël, 2005

La Dette, Gallimard, 2006

Gilles Sebhan

Fête des pères

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2009*

Extrait de la publication

*Merci à Frédéric Lagrange pour ses précieuses lumières
À Pierre Ahnne pour son attention et ses suggestions
À Alain Defossé pour son exigence et son amitié*

Et une pensée affectueuse pour Simon W.

Je les aime...

1.

Je les aime. Et plus je les aime, plus je les tue. Je ne sais pas si c'est leur faute ou la mienne. Je ne sais pas pourquoi. Je hume l'air parfumé ce soir. Mon cœur bat. Excité, excité. Je dois patienter, me calmer, griffonner ces notes imaginaires pour garder la tête froide en attendant qu'il sorte de son bar de nuit. Je le vois à travers la vitre entouré de gamins tardifs, montés en graine, je murmure entre mes lèvres : je t'ai choisi, pour le cas où il s'imaginerait m'échapper. Je pense à ces remises de médailles aux Jeux olympiques, ces gars brandissant leur trophée, eh oui le gagnant le premier prix bravo. Aujourd'hui je suis traumatisé comme suit : dans un marché à neuf ans avec ma mère, essayant un petit pantalon de tergal, le vendeur un monsieur moustachu me caresse les fesses et me fait des yeux menaçants quand je me retourne pour l'arrêter. J'imagine que c'est lui, qu'il n'a pas changé, que je le retrouve après des années de recherche. Bien sûr, il ne peut pas se souvenir. Moi, si. Dans le bar,

l'homme revient d'une petite halte aux lieux d'aisances. Il salue ses congénères, s'apprête à sortir et se dirige droit devant.

Je les hais de les aimer. Je vous hais depuis l'enfance. Dans la grande cuisine campagnarde, je me mirais à la vitre du four. Au centre exact de la France, perdu au centre de cette verdure boueuse, je me demandais tout haut pourquoi Dieu m'avait fait si petit et si frêle. Cela faisait rire les adultes autour de moi. Ma souffrance les faisait rire comme un bon mot. Après les vacances, la mort dans l'âme, je retournais dans la zone résidentielle de ma banlieue. Tout recommençait. Quand je prenais le bus, on me regardait, on tirait sur mon cartable, on collait son chewing-gum dans mon dos. J'avais douze ans quand vous avez fait votre apparition dans la cour en troupe armée. Votre pas chauloupé comme si vous montiez un chameau, vos pulls odorants de sable saharien. Quand je vous ai vus, doux, bruns, durs avec vos multiples facettes, j'ai pensé à la rose des sables trônant dans l'entrée, ce trophée rapporté par mon père d'une guerre finie et qui n'en finit pas.

Hier, j'ai voulu lui rendre visite. À Lui. Mon père. Celui qui est censé être mon père. Ce perdant définitif. Je ne sais pas comment les choses ont pu en venir là, à une telle défaite entre nous. Il y a sans doute eu un temps où il rayonnait devant mes yeux éblouis, je me persuade qu'il en est ainsi, que je ne l'ai pas toujours considéré comme un quasi-mort engoncé dans son costume prix coûtant comme

dans un linceul. Il y a eu un temps où il m'apparaissait comme un calife capable de tous les exploits, je l'applaudissais dans le secret de mon cœur, je répétais papa et j'étais fier. Un fils est fier de son père. Un père aime son fils. Chaque jour je me dis qu'il faudra bien qu'à nouveau je lui rende visite, et chaque nuit je l'oublie.

2.

J'essaie de me diversifier mais sans grand succès. Je ne peux que rencontrer l'unique sur toute la gamme de ses âges. Voici donc un exemplaire plus tout à fait jeune et perdant déjà quelques cheveux, trente-cinq ans peut-être, la physionomie un peu lourde, le pas titubant. Vu l'heure et l'endroit, il est sans doute ivre. Il descend du trottoir mal éclairé, s'avance entre deux véhicules pour se soulager encore une fois. J'arrête la voiture à sa hauteur, aujourd'hui une Peugeot de couleur blanche, j'actionne la vitre qui fait un doux bruit d'électronique et de confiance en soi. J'ai seulement ce léger frisson de trac quand j'aborde la cible d'un air égrillard pour lui proposer de monter. Il me regarde étonné au milieu de sa pisse, trop bourré pour s'énerver. Sa seconde d'hésitation. Je sais que j'ai déjà gagné. J'ouvre la portière. Il s'affale sur le siège et me regarde à travers tout l'alcool de sa soirée. Ma panoplie du jour : costume noir et cravate rouge, petite moustache fine, cheveux frisés, yeux noirs. Je démarre et enclenche la musique de notre soirée, un album antique d'al-'Arabî. Je le vois sourire à ce vieil air

qui lui plaît comme une chanson, sans savoir que c'est la mélodie de son agonie.

Dans mon enfance, mes parents ont disparu pour un voyage au pays des chameaux. Ils ont été *enchantés*. Pour me consoler d'être resté seul avec ma grand-mère dans une campagne pluvieuse, ils m'ont rapporté une paire de babouches jaunes et un 45 tours. Je ne pouvais pas savoir qu'en cela résidait la musique annonciatrice des anges de feu et de glace, je n'aurais pu prévoir la Révélation sous la forme d'une galette de vinyle importée du désert. Je fredonnais la chanson intitulée *Sidi Mansour*, je dansais seul, aux pieds les babouches offertes, j'ouvrais les bras dans cette magie, je commandais au monde pour quelques instants. Je dansais sur l'air populaire sans savoir qui était sidi Mansour ni quelle passion s'inaugurait là. De toutes les photos que mes parents ont rapportées de leur séjour, je me souviens de deux clichés qui m'ont marqué. Sur le premier, ce sont eux, en costumes traditionnels — une féerie inimaginable. Sur le second, ma mère a pris à la sauvette un garçonnet dans la rue. Il tient une flûte biseauté à la main, mais par un effet de trompe-l'œil on a l'impression que l'instrument lui sort d'entre les cuisses et se profile sur sa courte djellaba.

Je dois dire qu'il m'a facilité la tâche. Voilà un homme *prêt à découper*, il n'y a vraiment qu'à suivre le mode d'emploi. Dans ce genre de cas rien de plus simple, comme dans du beurre si je ne redoutais pas d'être vulgaire. Dans ces choses, vulgaire serait impardonnable. C'est quand même la

grand-messe quand je les ouvre telle une boîte de Pandore. Alors lui, oui vraiment, d'une docilité effarante. J'ai failli en perdre ma détermination et le laisser en paix. C'est lui qui a émis l'idée d'un parking. J'aime qu'ils — eux tous — me suggèrent leur propre supplice, qu'ils établissent leur dernier soupir comme de petits coqs impérieux. Ils — eux tous — sont tellement sûrs et certains que le réel leur donnera raison. Dans l'enfance, leur bêtise a failli me tuer. Maintenant c'est un charme supplémentaire dont je les affuble, dans lequel je les étrangle, je les roule et les oublie.

3.

Chez ma grand-mère, je me confectionnais des amis imaginaires, je tutoyais une compagnie d'escargots, je m'exhibais devant des pierres et des yeux de lézard, je me réfugiais dans un salon désuet où m'attendait un fauteuil rouge orangé comme les reflets du ciel au couchant. En face, son jumeau nous contemplait par le biais d'un miroir. Quelque part un oiseau ricanait. Je grattais machinalement de mon ongle le bas d'une armoire en bois de rose tandis que je — ou plus exactement *quelque chose en moi* — lisais mon avenir dans de petits livres empoisonnés. *Massacre à Amman, Les Pendus de Bagdad*, et autres *Mille et Un Carnages*. Je ne sortais plus, j'étais plus blanc qu'un ver. J'étais ce genre de gamins rêveurs et dégoûtants qui finissent par inquiéter leur propre entourage. Mes sourires étaient pires que des accouplements de singes — pires que des cris.

Je dormais dans un lit de camp au pied du couple parental. J'avais alors un tic au sexe qui me torturait. Une force supérieure m'intimait l'ordre de me contracter comme si je voulais retenir un flux. Et quand je pissais, j'éprouvais de grandes brûlures. Une nuit, pris de spasmes, j'ai été contraint de me traîner tout au long du couloir jusqu'à la salle de bains. Plus tard, j'ai dû m'extirper des draps pour d'autres raisons. Je rêvais d'un grand manège sur lequel un géant m'installait. C'était toujours à peu près le même rêve dont je me réveillais gluant et désesparé. Tous ces souvenirs se confondent. Ils se rejoignent dans la forme d'un couloir perdu au fond du temps.

Je suis seul. Il doit être neuf heures du soir. Mes parents sont au jardin. On m'oublie. Sur l'écran du téléviseur m'apparaît de nouveau le héros de la série. Il porte le même chandail que la veille. Il a presque seize ans, habite chez son oncle, dans une ferme des années quarante. Impossible de me souvenir de l'intrigue. J'ai seulement l'image d'un garçon sur un vélo. Cette image me rend triste. Sa beauté me rend triste. C'est la première fois que je ressens devant le téléviseur la même chose que devant la vitre du four. Et puis brutalement, tandis que la pendule de ma grand-mère vient de tinter, quelque chose se déchire sur l'écran. On comprend. On comprend enfin que le héros était réfugié, que cette famille de fermiers n'est pas la sienne. Des soldats viennent le chercher. Les hommes en armes baissent son pantalon et le visent du regard, là, pour vérifier quelque chose. À l'époque, je suis trop jeune pour comprendre. Je ne saurai qu'après l'attaque du trio. Je saurai que nous avons

entre les jambes un signe qui nous répartit à la gauche ou à la droite de Dieu. À partir de ce moment, je commence à imaginer que je ne suis le fils de personne.

4.

Mon père connaît la combinaison du coffre-fort qui ouvre sur le trésor de mes nerfs. Il lui suffit d'appuyer sur des touches et de coller sa ventouse-oreille au combiné pour avoir accès à l'intérieur de mon crâne. La sonnerie qu'il émet ne ressemble à aucune autre. La sonnerie à la fois stridente et douceuse qu'il produit est reconnaissable entre mille, exigeante, trépigante, insultante et réclamante, qui se prolonge des minutes entières et c'est pourquoi je reste si souvent la main suspendue au-dessus du combiné, le cœur battant, en attendant que le bruit de torture s'épuise de lui-même. Je ne vais pas céder si facilement à son chantage.

Mon père s'imagine sans doute qu'il suffit de claquer des doigts comme avec sa femme ma mère dans le temps. J'avais beau avoir cinq six ans, je m'en souviens. Il y a des choses qui ne s'oublient pas. Et ce n'est pas seulement la guerre, la pluie de balles des fellouzes dans un ravin, les interrogatoires musclés et le rata. Pas que les traumatismes officiels dont on se gargarise et glorifie devant son fils. Il y a aussi la violence d'un mot au moment du repas dans une famille modeste de banlieue. Il y a un regard — éloquent ce regard — pour dire simplement je veux, ceci cela, un pot de condiment dans le fond du frigidaire ou un fruit dans le compo-

tier du buffet, peu importe, le tout est d'imposer sa loi de dépressif.

Et pour voir quoi, cette visite. Pour contempler son visage et sur son visage le reflet du téléviseur. J'ai assez de mes propres séries, de mes fins de soirée dégoûtées devant l'écran, assez de ma propre imagination pour ne pas m'encombrer avec celle d'un vieil homme. Une imagination qui sent mauvais comme une haleine d'édenté. Tu pues mon père et je n'appellerai pas le service qui doit s'occuper de ça, je ne vais pas te trouver une aide à domicile, tu serais encore capable de lui mettre la main dessus et de la commander comme une bonniche. Je ne supporterais pas tes gros mots mon père, un père doit inspirer le respect, susciter l'admiration et l'amour, mais toi tu m'inspires quoi, qu'est-ce que tu t'imagines m'inspirer.

Mon père mon père mon père répété en boucle devant la glace jusqu'à ce que *rien* ne se passe, jusqu'à ce que ça ne signifie plus rien, des mots tout ça, son visage mou qui a vieilli, son visage de vieux caramel, quel lien je peux avoir avec ça. Un père aime son fils. Un fils respecte son père. Ou alors c'est l'inverse. Je n'ai jamais su ma leçon sur le bout des doigts, j'étais fautif dès le départ, comme une phrase mal prononcée, mal construite, comme un énoncé qui signifie autre chose que ce qu'il veut dire. Mon père m'a tué dans la langue, je ne sais pas le dire autrement, il m'a obligé à habiter des mots qui me faisaient horreur. Mon père répété en boucle, ma bouche contre ma propre bouche. J'efface la buée, je ne relève pas la tête pour me voir dans le

miroir, je préfère éteindre la lumière, quitter la pièce et oublier tout ça.

5.

Une odeur de pneu brûlé, des lumières un peu crues alternant avec des zones de suie et de crasse, des bourdonnements inquiétants comme des milliers d'insectes attendant qu'on leur ouvre la porte pour accomplir leur plaie d'Égypte, comment rêver mieux. Je n'ai même pas eu à ruser, à menacer, l'alcool avait suffisamment attendri sa chair. Contre le capot brûlant, nous avons d'abord un peu joué — c'est le mot qu'il tenait à répéter pour atténuer mon emprise —, puis j'ai su trouver les caresses qui font gémir et perdre pied et finalement le noyant dans un flot de mots rassurants et trompeurs, j'ai retourné son corps pesant, j'ai posé doucement une main sur sa nuque tandis que plus bas je m'occupais de détendre chacune des fibres qui le protégeait encore jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une prière d'abandon et que je le défonce, que je le démolisse.

J'en ai presque été gêné pour lui. On aurait dit un guignol affaissé, avec dans tout ça un aspect ridicule au fur et à mesure que son sexe s'amollissait, sa bouche à demi ouverte. Je l'ai repoussé, il a glissé, s'est rattrapé à la portière, un pet malheureux lui a échappé. J'ai secoué la tête pendant qu'il remontait tant bien que mal son pantalon de velours. Une fois dans la voiture, tandis que je lui faisais croire qu'il y aurait une suite en agitant les clés et en remettant la cassette

d'al-'Arabî, il m'a regardé comme un enfant coupable et désespéré. Des yeux superbes, pleins d'une eau profonde. Il a marmonné sans méchanceté si j'avais su que je me ferais. Il semblait sincèrement regretter d'avoir bu cet alcool démoniaque. Il sombrait dans la mélancolie, continuant à marmotter des choses pour lui-même, comme s'il était au fond du trou, comme si nous venions de descendre en enfer. Quand la lame a folâtré sur sa gorge, il ne l'a presque pas remarquée, ensuite il y a eu les gargouillis habituels. En rentrant, je me suis mis la chanson qui dit je suis fou de t'aimer, la seule que je supporte quand je viens de tuer, la seule qui sonne encore juste, la musique pour réduire le monde au creux de ma main. Si je veux je pleure et personne ne me voit.

Arabica

1.

Je les aime. Des quatre coins de l'Arabie heureuse, je les fais venir jusqu'à moi. Je les attire avec un chant, je les berce dans le creux de ma main, je leur susurre ma mélodie rythmée, ils n'auront pas le temps de dire ouf. Je serai leur dernier regard, leur larme finale. Je les baptiserai car je les aime, je vous aime, et il ne sera pas permis qu'aucun ne me soit refusé, qu'aucun n'échappe à ma rencontre, qu'aucun ne se heurte à moi dans la nuit musicale. La mélodie de l'agonie vous dépasse, la lame tranchante transformera votre innocence en chanson. Vous êtes les Ulysse ratés de la civilisation, qui ne referont jamais surface parmi les vivants.

Temps incertain, giboulées. Ai fait l'erreur ce soir d'avaler un sandwich grec pour entrer en communion avec un bouquet de jeunes cibles tapageuses qui malheureusement se sont envolées comme des moineaux. Impossible de digérer cette nourriture pour damnés de la terre et rien en vue. Je murmure entre mes lèvres : viens mon petit viens mon chéri

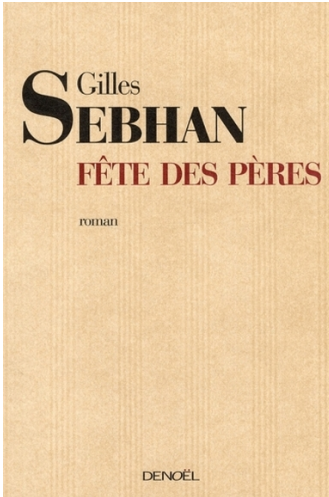
je t'aime je te veux, sans vraiment croire que mon mantra va donner quelque chose. Aujourd'hui je suis traumatisé comme suit : à treize ans, entré dans une pissotière pour me soulager. Un maçon d'une vingtaine d'années terminait d'uriner bruyamment et son visage apparaissait comme une féerie à travers la brume, souriant en souverain qui lance des pièces d'or dans une écuelle. Quand je suis sorti, il m'a suivi. Nous avons fini par nous rejoindre près de la gare, il m'a serré la main comme si nous nous connaissions et m'a emmené dans un baraquement qui sentait la poussière. Il m'a embrassé et m'a retourné comme une carte dans une partie difficile pour empêcher la mise.

On se trompe sur les garçons, surtout quand le vernis de la pauvreté les maquille en voitures volées et qu'ils luisent alors de mille éclats menaçants. On se trompe car sont trompeurs les signes du besoin et de l'incertitude si bien que s'accroît souvent la peur que provoquent certaines créatures pourtant plus douces que des vaches dans un pré. Ainsi ce soir ai-je encore été victime de cette illusion : avissant une silhouette stationnant sur un trottoir plongé dans la pénombre, j'y reconnais d'abord le visage d'un jeune tueur tout à fait appétissant, électrisant mon envie d'agir, de répliquer, de faire souffrir. Je laisse glisser la voiture jusqu'à lui, aujourd'hui un coupé Mercedes, volant gainé cuir noir perforé, système audio 20 CD, et m'arrête brutalement. Surprise. Je m'aperçois que ses yeux s'écarquillent et qu'il se raidit comme si j'étais une descente de police. Un agneau, cela crève les yeux. Le kebab, la défection des

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 28 novembre 2008.
Dépôt légal : janvier 2009.
Numéro d'imprimeur : 72198.*

ISBN 978-2-207-26095-1/Imprimé en France.

162071



Fête des pères

Gilles Sebhan

Cette édition électronique du livre

Fête des pères

de *Gilles Sebhan*

a été réalisée le 16/12/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2008

(ISBN : 9782207260951)

Code Sodis : N38890 - ISBN : 9782207101100